

LES CAHIERS DE CORÉE

CRÉER AILLEURS,  
FRANCE-CORÉE

Ce second volume anniversaire célébrant les dix ans de l'Atelier des Cahiers a pour thème : *Créer ailleurs, France Corée*.

Il réunit, comme le premier volume, un ensemble varié présentant les contributions de celles et de ceux qui furent à nos côtés depuis le début de notre aventure éditoriale, celles et ceux qui nous firent confiance et régulièrement apportèrent leur soutien. Il présente également des contributions de collaborateurs passés, présents ou futurs pour qui la publication de nos livres ou de la revue *Les Cahiers de Corée* – d'où est issue la présente maison d'édition – a toujours représenté un pont entre la Corée et la France.

« Créer-ailleurs » ne peut véritablement se séparer de la thématique du « vivre-ailleurs », toutefois ce volume met plus particulièrement en avant des auteurs, artistes visuels ou écrivains, qui ont fait d'un exil volontaire, sur le long terme ou à l'occasion d'un voyage, la source de leur réflexion artistique où s'associent goût de la découverte et interrogation, retour à soi et ouverture à l'autre, échanges et frustrations, amitiés et nostalgie. Bref, l'indiscernable frange où l'ailleurs devient « le lieu et la formule » d'un chez soi qui, parfois, comme l'horizon, recule à mesure que l'on s'y dirige, mais également qui se conforte au fil des œuvres, des allers-retours et du désir de comprendre, laissant place à de singuliers moments d'intensité où la raison d'un faire se fortifie des rencontres et de l'inattendu.

## SOMMAIRE

Lorenzo Pestelli	<i>Heure coréenne</i>	13
Nicolas Bouvier	<i>Carnet Corée-Indonésie 1970</i>	37
Laurent Barberon	<i>« Tirez une flèche à la lune »</i>	45
Kim Hyun-ja	<i>Poètes de l'ailleurs II</i>	67
Nathalie Savey	<i>Être parmi</i>	85
Moun Young-houn	<i>Au-delà du cercle polaire</i>	99
Roselyne Sibille	<i>Corée d'été</i>	123
Élisa Haberer	<i>Un jour, à Gyeongju</i>	144
Alexandre Guillemoz & Bang Hai ja	<i>Croisements</i>	167
Kza Han	<i>En soi, hors de soi</i>	183
Tchoe L'Hys	<i>Passant II</i>	191
Bae Su-ah	<i>Mouson</i>	201
Cathy Rapin	<i>Exotisme ordinaire</i>	221
Samir Dahmani	<i>« La foule est son domaine... »</i>	229
Nicolas Hazard	<i>Le roi Lune et le roi Soleil</i>	241
Lyang Kim	<i>Pourquoi ce lieu me manque ?</i>	271



**Nicolas BOUVIER** (1929-1998) est un écrivain genevois spécialiste du récit de voyage qu'il renouvelle par ses chefs-d'oeuvre « L'Usage du monde » (1963), « Chronique japonaise » (1975), « Le Poison-scorpion » (1981).

**François LAUT**, écrivain-voyageur lui aussi, a écrit une biographie de Nicolas Bouvier (« Nicolas Bouvier l'oeil qui écrit », Payot, 2008) et a publié des inédits de cet auteur (« Il faudra repartir », Payot, 2012). Entre autres fictions, il est l'auteur de « Monsieur Tout-blanc » (2016) et l'éditeur du recueil « Impressions papier hanji » (2010) à l'Atelier des Cahiers.

Nicolas BOUVIER

# Carnet inédit

## « Corée-Indonésie 1970 »

(extraits)

*Le voyage en Corée du Sud de Nicolas et Éliane Bouvier fut bref (trois semaines en juin 1970), mais intense et fructueux. Des carnets de route qui en rendent compte devaient naître, vingt ans après, Les Chemins du Halla-san (in Journal d'Aran et d'autres lieux, Payot 1990).*

*Nous devons à la générosité de son épouse la publication des extraits d'un cahier de Nicolas Bouvier, « Corée-Indonésie 1970 », entièrement inédit à ce jour. Le texte s'ouvre à Kyoto le 5 mai 1970 (Bouvier participait au pavillon suisse de l'exposition internationale d'Osaka) et se clôt, sans date, sur la visite en couple du monastère Tongdosa et leur départ en bus. D'Indonésie (où il ira seul en juillet), il n'est nulle part question. En revanche, Nicolas Bouvier évoque des souvenirs japonais, les amis retrouvés, les incidents de l'exposition, et, surtout, le voyage en Corée, la traversée en bateau à partir de Hakata et les fameuses étapes (Haeinsa, Jeju) décrites dans Les Chemins du Halla-san. Nous avons volontairement écarté les sources du petit livre déjà connu au profit de passages sur la seconde moitié du voyage, comprenant Séoul, la rencontre avec un journaliste, les monts Seorak et la côte est.*

*C'est une Corée lointaine, presque défunte, qui resurgit vivace sous la plume à la fois picturale et enquêteuse, parfois sombre, de l'écrivain genevois.*

François Laut

SÉOUL. Que nous avons vue si belle à l'heure du départ (5 h) quand la lumière du matin découpe de grandes masses diversement éclairées dans la structure verticale de la ville : buildings de quarante étages à peine inaugurés et « collines des voleurs » où se trouvent les entrepôts, moindres hôtels et *birudingu*<sup>1</sup> (première génération béton), et océan des cabanes que le miracle économique ne réduit pas car tous les paysans pauvres du Jeollado montent tenter leur chance ici et fournissent un contingent régulier de marginaux en quête de n'importe quel job. Mais de jour la ville est triste ; on s'avise peu à peu que pour ce peuple courageux tout est à réinventer parce que des invasions et des colonisations (militaires ou économiques) lui ont tué le talent. Hôtel Bando pour gagner du temps la première nuit. On sort en quête de lecture : rue des libraires, vieilles revues munichoises d'occasion, solde probable de libraires japonais et, miracle, une librairie toute neuve qui a au moins cent titres en poche anglo-américains. Thé dans un sombre *tea-room* où un *teenager* me brandit sous le nez un billet de cent dollars tout froissé qu'il veut me vendre. Lui dis pour m'en débarrasser que son billet n'est pas bon. Retour à l'hôtel, où Kim J. K. nous rejoint. Petit bonhomme plein d'humour, la peau sur les os, brandissant ou laissant traîner derrière soi un mince parapluie noir, parlant un français passable, un anglais excellent. Nous amène boire un verre, puis dîner chez lui. Minable appartement dans un immense complexe. Jeune femme au visage mandchou. Petit gamin qui dort devant la TV sur le lit conjugal. Piano noir. Quelques cahiers, pas de livres. Il travaille et écrit à la rédaction d'un petit journal qu'il vient de fonder (nouvelles de Séoul uniquement) avec une équipe jeune et sympathique. Séoul fait cinq millions d'habitants et n'avait jusqu'alors pas de journal local. Sa femme nous sert un excellent repas coréen ; il y a juste la place à trois agenouillés entre le piano et le mur.

Famille de fonctionnaires du Nord (près de Pyongyang) et petits caciques propriétaires terriens. Grand-père coolie qui s'est instruit – probablement grâce à des missionnaires – assez vite et assez bien pour devenir illustre spécialiste des classiques chinois et fondateur d'université. Grand-père à belle tête et belle barbe. Milieu très marqué par le confucianisme. Famille dépossédée et chassée par le régime en 1945-1946. Passée au Sud. Père devient fonctionnaire à Busan. Enfant fait ses classes dans des baraques qui remplacent les écoles détruites par la guerre (1951 [sic]-1953). Mère meurt, très doux et pénétrant visage. Jun aîné de cinq ou six frères et sœurs et héritant des devoirs de l'aîné. « *Now, we can talk freely* », dit-il aimablement en nous installant chez lui. Pas d'espoir du côté du gouvernement (à la traîne des Américains, junte militaire, corruption, pressions diverses, et même ceux qui comme le Président Park croient sincèrement faire le bien du pays, ignorent ses besoins réels et gonflent le budget militaire) qui est ouvertement attaqué dans certaines colonnes de la presse (presse en langue anglaise, car il doute que cette colonne paraisse dans l'édition coréenne). Le poème « Cinq détrousseurs » qui va valoir un ou deux ans de prison à son auteur est à l'origine du cul-de-sac de la session parlemen-

<sup>1</sup> Building en katakana, transcription japonaise des noms étrangers. (NdÉ)



*Laurent BARBERON, photographe, est né à Paris en 1951. Il est diplômé de l'École Boule et de l'École nationale des langues orientales. Listes d'expositions et livres consultables sur : [www.laurentbarberon.com](http://www.laurentbarberon.com)*

Laurent BARBERON



Autoportrait, Sceaux, octobre 2009

Mes parents m'ont offert un appareil photo l'année de mes dix ans et j'ai alors commencé à photographier les gens autour de moi. Je me suis mis au taekwondo à l'âge de dix-huit ans. C'est ainsi que j'ai été amené à rencontrer la petite communauté des Coréens qui résidaient en France. C'étaient pour la plupart des diplomates, des étudiants ou des artistes. Les peintres aimaient bien m'inviter dans leurs ateliers où je me sentais le bienvenu et c'est tout naturellement que j'ai fait leurs portraits. Puis, petit à petit, j'ai rencontré des danseurs, des sportifs, des cuisiniers, des entrepreneurs et je les prenais en photo. Aujourd'hui j'ai le plaisir de partager ces photos personnelles des Coréens que j'ai rencontrés pendant plus de quarante ans. Parmi eux, beaucoup sont devenus mes amis, il en est quelques-uns dont je n'ai pas gardé le contact, sans parler de ceux qui ont disparu. Par cette série de portraits que je dédie à tous, je souhaite leur exprimer toute ma reconnaissance.

*Laurent Barberon*



Maître Lee Ungno et sa femme Park Inkyoung, Paris, septembre 1974



Paik Kwonwoo et Yoon Jonghee à l'ouverture du restaurant Kim-Lee, Paris, octobre 1976



**KIM Hyun-ja** est née à Séoul. Elle est titulaire d'un doctorat de l'université de Clermont-Ferrand consacré à la poésie de Jules Supervielle et d'un DEA de Paris VII sur la littérature coréenne de l'époque du Goryeo. Elle a traduit plusieurs poètes coréens : Hwang Tong-gyu « Les Racines d'amour » (Circé, 2000), Kim Myong-in, « L'Accordéon de la mer » (Le Temps des Cerises, 2003), Moon Chung-hee, « Celle qui mangeait le riz froid » (Bruno Doucey, 2012), Mah Chong-gi, « Celui qui garde ses rêves » (Bruno Doucey, 2014), Jin Eun-young, « Des flocons de neige rouge » (Bruno Doucey, 2016). Un recueil poétique de Ra Hee-duk est à paraître (Cheyne éditeur).

Vivant en France depuis une trentaine d'années, elle contribue à présenter la poésie coréenne dans diverses revues telles que "Po&sie", "Europe", "Résonance générale", et "meet".

sélection et traduction  
KIM HYUN-JA

## En devenant *gipsy*

En déménageant j'ai jeté mille livres  
Comme si j'avais perdu d'un seul coup dix kilos  
je me sens légère et je vacille  
Je me sauve d'un palais grouillant de complots  
où vivent ensemble des beaux parleurs  
alors je suis anarchiste tout d'un coup  
Sous leur emprise j'avais gravé toute une nuit  
quelques phrases sublimes,  
encore présentes quelque part dans mon corps  
J'avais pleuré d'émotion  
en cachant mon visage dans les pans de l'habit de soie de l'empereur  
Mais je dépérissais aussi  
comme un malade à qui l'on aurait injecté le sérum violent de la servitude  
Je ne suis l'admiratrice de personne  
Je ne suis pas de cette tribu sédentaire  
sans vigueur qui vit en communauté  
élevant les petits de son sang  
*Gipsy* qui prend la route tous les jours,  
je suis la femme de brigand  
qui ôte ses habits pour se battre nue ou  
à défaut la cultivatrice solitaire au milieu du brûlis  
J'accroche à mon cœur une poulie merveilleuse  
qui puise de l'eau chaude plusieurs fois par jour  
pour partir à nouveau en exil

Poème inédit en français

## **La femme qui se lave les cheveux**

Avant que vienne l'automne  
j'aimerais aller à Popola<sup>4</sup>  
Devenue une Maya gravant le visage du soleil sur chaque pierre  
et s'enflammant au premier rayon du soleil  
longs cheveux en tresse  
je pourrai enfanter sans cesse  
Et j'irai à Popola  
où des femmes si fécondes  
dans la jungle s'unissent, immaculées, à la terre millénaire  
je ferai un nid en posant une pierre sur une palme de cocotier  
sans peine je tomberai enceinte chaque nuit  
et sans peine j'enfanterai chaque année

Ville tumultueuse où  
au fil des égouts noirs  
flottent en masse des préservatifs, des fœtus triés  
et des utérus amputés  
Je quitterai ce négrier gigantesque  
qui tangué avec ses sinistres armes cachées  
Avant que vienne l'automne  
j'aimerais aller à Popola  
Tout d'abord je remplirai la mangeoire d'eau de pluie dans l'écurie  
je me laverai les cheveux très longuement  
et avec mes cheveux mouillés  
je pourrai m'unir à la verte nature millénaire

---

<sup>4</sup> Nom d'un petit village dans la jungle de Merida au Mexique. (NdA)

## Les larmes du petit matin au Mexique

Dans une chambre d'hôtel au coin de la rue d'un pays inconnu  
j'ai tiré les rideaux au petit matin  
je regardais les rues aztèques  
qui s'ouvraient aux purs rayons du soleil  
et je me suis fait emporter par une pluie violente inattendue

Une mère maya peignait avec le peigne de bambou  
ses six ou sept enfants à peine réveillés de la rue  
l'un après l'autre sur ses genoux  
avant de les envoyer mendier  
Devant la chair de sa chair pleine de vie comme l'appétit  
le jardin fécond était beau et paisible

Ce que j'avais perdu n'était pas seulement la pauvreté  
Ce qui me manquait n'était pas seulement l'amour  
Mes premiers souffles  
d'une respiration douce et profonde  
La chaleur du corps dans la cour sous les rayons du soleil  
Je possédais beaucoup de choses  
et j'avais l'impression d'en avoir perdu beaucoup  
Au Mexique pays inconnu dans un hôtel d'un coin de rue  
mon petit matin était dans la tempête  
je n'avais pas compris cette impression

Park Ynhui\*

## Entre les langues

Entre deux langues

Y

A-t-il

La place pour

Une vie ?

Y a-t-il

Montagnes et plaines

Graines et vents

Amour et chagrin

Vie et mort

Hors de la langue ?

Hors

Du langage

Rien qu'une nuit infinie

Où soufflerait – qui sait –  
la liberté ?

Extrait du recueil *La Rivière Charles sous la neige* (1979)

\* Poèmes traduits par Benjamin Joinau, publiés dans *l'Ombre du vide*, Atelier des Cahiers, 2012.

## Ailleurs

Ailleurs aussi mon pays natal  
Ailleurs l'ailleurs  
Et la paix aussi est une lutte

La vie comme une hutte  
La mort aussi comme une hutte  
Nulle part où demeurer

Ailleurs aussi l'amour  
Et bien qu'aimant vacuité chaude d'un amour  
Qui ne peut aimer

Même le désir de bonheur  
Avide de bonheur  
Bonheur vivant  
Sans joie



*Nathalie SAVEY est artiste photographe. Elle vit à Strasbourg. Son travail a fait l'objet de plusieurs expositions personnelles et collectives en France. Elle a également exposé en Allemagne et en Corée du Sud (Open Studio, galerie Lux) suite à une résidence réalisée en 2012 au Goyang Art Studio (CEAAC/IASK). Ses œuvres sont présentes dans des collections publiques (musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg, Artothèque de Strasbourg, musée de l'Œuvre Notre-Dame) et dans des collections privées. Elle a obtenu une bourse d'aide à la création de la DRAC Alsace en 2005 et le prix des Arts de l'Académie rhénane en 2014. Elle a été sélectionnée au festival Voies off en 2009.*

*Une première monographie de ses photographies, accompagnées des poèmes de Philippe Jaccottet, a été publiée par l'Atelier contemporain en 2015.*

*[www.nathaliesavey.free.fr](http://www.nathaliesavey.free.fr)*

Nathalie SAVEY

## Cheonjiyeon 천지연

Où que se situe, pour chacun, cet ailleurs qui nous attire aux confins du monde, j'ai toujours su qu'il existait un lieu précis d'un pays où celui-ci prend corps en nous, comme si le paysage – sans mystère, mais inexplicablement – se mettait à résonner dans notre chair.

*L'invisible dehors, Carnet d'un voyage intérieur* – Pierre Cendors – Éditions Isolato – p. 21

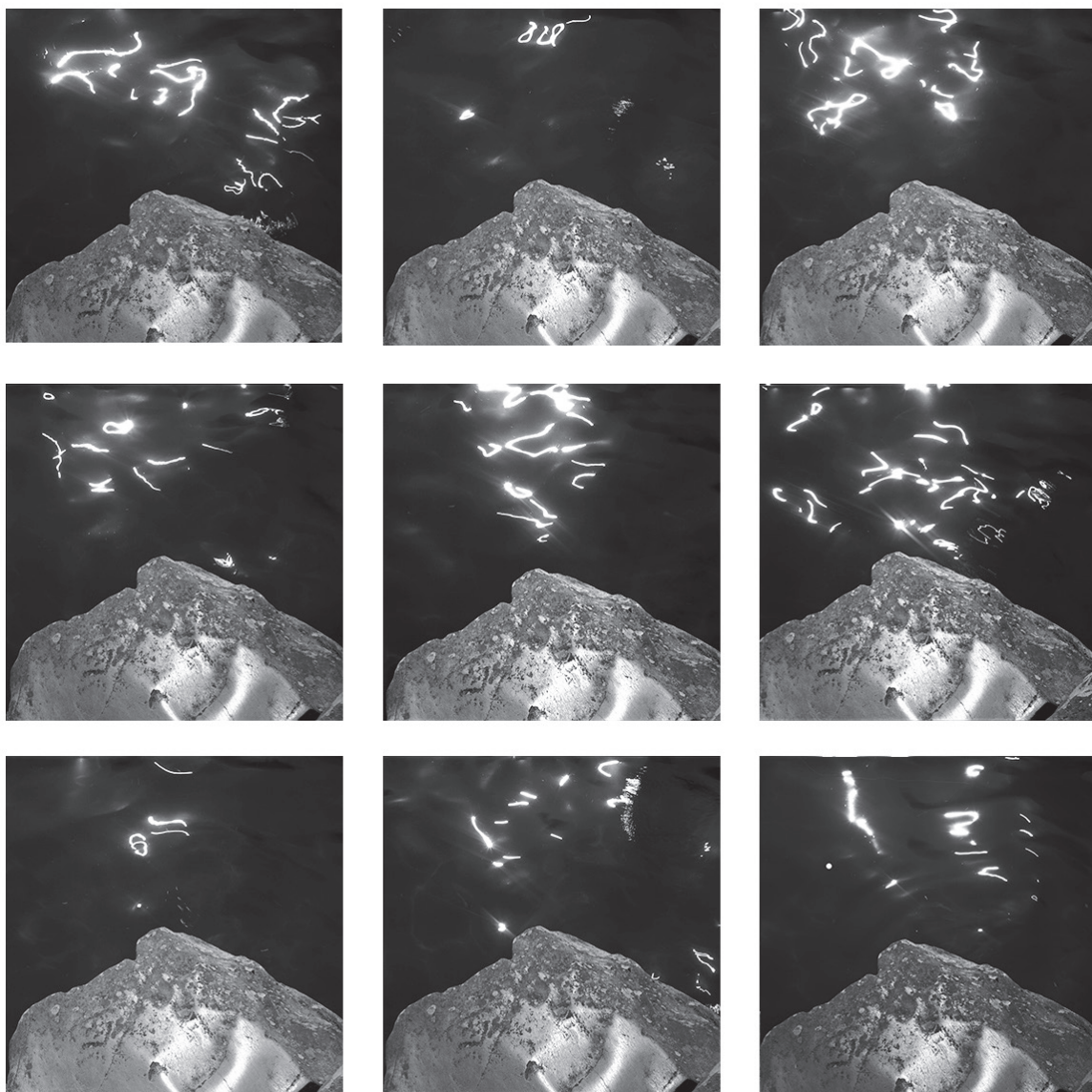
Le nom de Cheonjiyeon 천지연 est celui d'une cascade très connue en Corée du Sud, sur l'île de Jeju. J'ai gardé ce nom de lieu car il signifie que dans cet étang, le Ciel et la Terre se rencontrent – *cheon* 천 (Ciel), *ji* 지 (Terre), *yeon* 연 (Étang) – et ce qu'il signifie rejoint mes photographies. Ce nom évoque aussi pour moi un souvenir, le jour où j'ai vu la terre et le ciel se rencontrer est le jour où j'ai vu la foudre, la lumière.

Ce lieu a une légende. En résumé, une femme a été sauvée d'une agression par un dragon surgi de cet étang, et s'étant évanouie, en se réveillant, elle a trouvé à côté d'elle une pierre de cristal. Le cristal est le symbole de la transparence, de la pureté de la lumière.

Sur place, le chemin pour aller à la cascade aboutit à une berge en béton qui donne sur l'étang et, légèrement à droite, se trouve la cascade, très puissante, belle. Très visitée par les Coréens, j'observais un va-et-vient continu des touristes, tous allaient sur une pierre d'une circonférence de un à deux mètres attenante à cette berge car, sur cette pierre, ils étaient en face de la cascade et pouvaient se faire photographier. Cette pierre à laquelle personne ne prête attention, accueille depuis longtemps tout ce monde. Je me suis rendu compte en la regardant combien elle était particulière car sa surface était polie par le passage des gens. Ensuite, l'eau de l'étang, agitée par le flux intense de la cascade, faisait danser les scintillements de la lumière sur l'eau et la brillance de la lumière sur le polissage de la pierre... À partir de ce moment, j'ai pu tisser mon imagination, mon paysage intérieur.

Lorsque je photographie, j'ai l'impression de photographier une double image, une qui n'est pas réelle, celle pour laquelle j'ai déclenché mon appareil photo, telle une vision, un poème visuel, et l'autre, une image de la matérialité de cette image rêvée qui confirme que cela *existe* puisque c'est à partir d'elle que je vois.

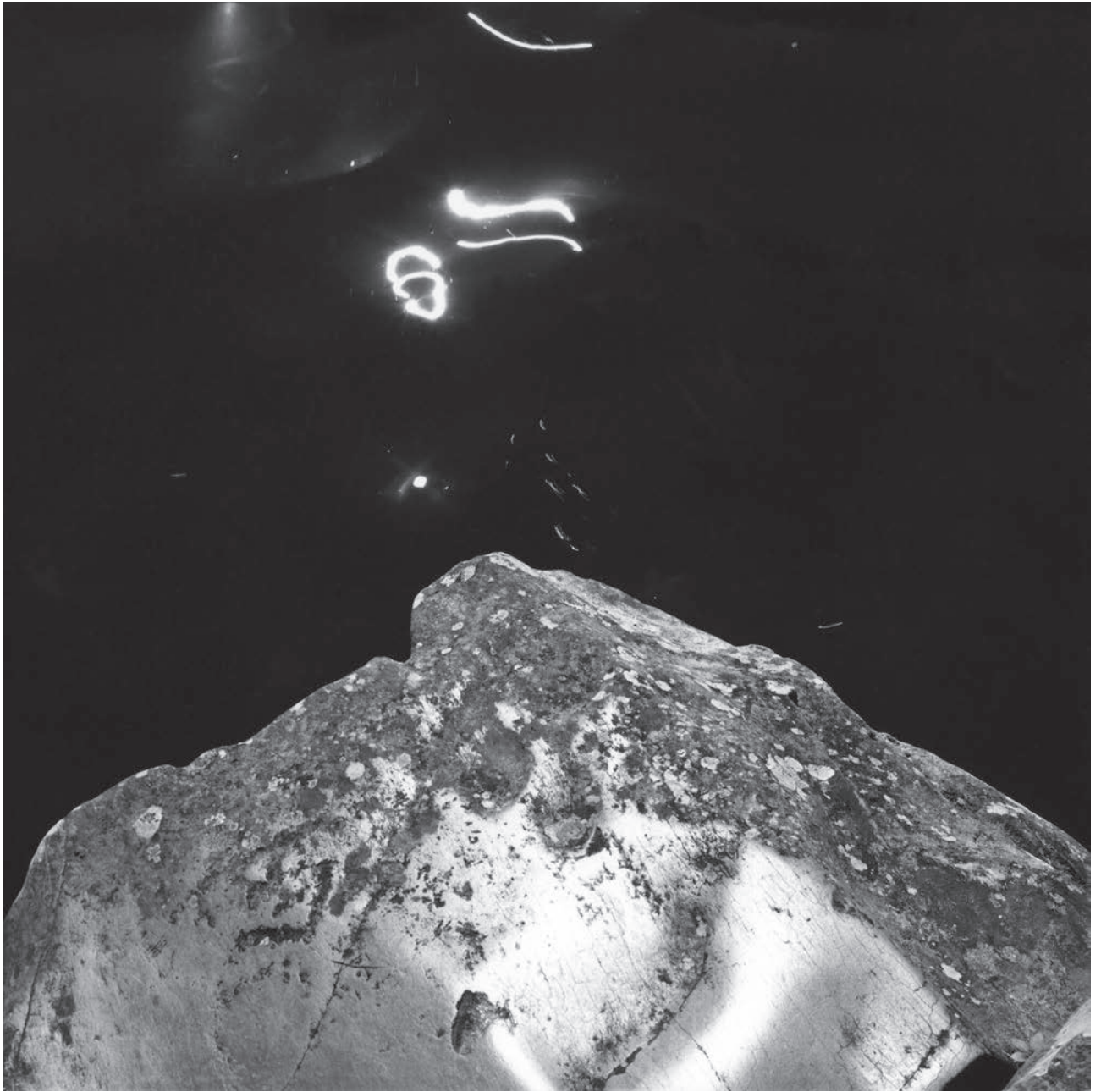
Nathalie Savey  
Février 2016



**Cheonjiyeon**

Photographies noir et blanc argentiques, 2012, 47x47 cm, musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg

*Résidence à Goyang Art Studio (International Artists Studio Program Changdong – Goyang – IASK) en partenariat avec le CEAAC (Centre européen d'actions artistiques contemporaines – Strasbourg, France) et le musée national d'Art contemporain de la ville de Séoul – Automne 2012*





**MOUN Young-houn** est né en 1956 à Busan, Corée du Sud. Arrivé en France en 1987, il poursuit ses études sur André Malraux jusqu'en doctorat à la Sorbonne. Depuis 1999, il publie des recueils de poèmes écrits en français (traduits en coréen et en allemand). Nombreuses conférences et présentations de livre en France, Autriche et Allemagne. Membre du PEN Club, de la Société des poètes français. Actuellement se donne aux échanges culturels internationaux – Association Fluide/Merveilleux Prétexte. Publications : « Chants pour le Nymphéa », Librairie-Galerie Racine, Paris (1999) ; « La Fleur de l'infini », Librairie-Galerie Racine (2002, traduit en allemand) ; « Voyage en fleur », Librairie-Galerie Racine (2005) ; « Poèmes arctiques », Éditions Arichi, Paris (2010) ; « Au-delà du cercle polaire », voyage au Groenland – poèmes et prose –, édition coréenne, Seohaemunjip, Paju (2009).

[moonetoile@hotmail.com](mailto:moonetoile@hotmail.com)

MOUN YOUNG-HOUN

# Au-delà du cercle polaire (extraits)

[...]

## **Le 16 janvier**

Les valises sont préparées, j'attends le chauffeur de la navette. Il est six heures et demie. Je respire la fraîcheur de l'aube dégagée de nuages. Curieusement, le septentrion (la Grande Ourse) se trouve juste au-dessus de moi. Pendant que je cherche l'étoile polaire en observant la constellation, commence à surgir du ciel nord-est une bande de nuages blanche, incertaine, qui, s'épaississant, diverge en drapés étendus. Aurores boréales ! Aux banderoles tournoyant autour du septentrion, se succèdent des rideaux qui ondulent, des pans qui s'élancent de haut en bas... Une chorégraphie de lumière, elle sillonne le ciel sans aucune contrainte. Il me semble que la nuit arctique dure depuis un temps immémorial, ensorcelée par cette cadence tendre et passionnée à la fois, dans les fragments d'étoffe chatoyante, tissée de fils de lumière multicolores. À partir de ce moment magique, le septentrion me suit partout. Et j'ai la sensation d'entendre les étincelles de lumière clapoter dans tout mon corps. Ah ! Que c'est agréable !

Après une dizaine de minutes de féerie, je pars pour l'aéroport. Et là, survient encore un imprévu : le départ pour Qaanaaq prévu à 08 h 30 est annulé. La possibilité de vol ne sera indiquée que vers dix heures. Impassible, je sors de l'aéroport pour scruter le ciel. La danse de lumière, à une allure un peu évanescence, continue ses rythmes éthérés jusqu'à





Février, *seqinniak* : le soleil apparaît

## Le 2 février

Bientôt le soleil sera de retour. L'éclaircie s'affirme davantage – pendant plus de deux heures. L'étendue d'aube orange, en s'élargissant, esquisse un paysage magnifique. Avant-hier, la plupart des chasseurs du village sont partis à la chasse au morse. Quant à Ikuo, il s'applique à ramener les lièvres piégés dans la montagne se trouvant à l'opposé de la côte. Sur le chemin de l'école, je rencontre Peter – homonyme avec Peter aux cheveux courts, celui-là est le frère cadet de Qillaq, résidant à Qaanaaq –, qui s'apprête à partir à la chasse avec sa femme. Nous sommes au début de la saison de chasse. On retrouve la tenue esquimaude. *Nanu*, le pantalon en peau d'ours (*nanoq*), a une forme spécifique : pour assurer l'aération de la veste, il est tenu à mi-hanche et à la hauteur du genou, soit par un lacet, soit par une queue de renard. Et *kapataq*, la veste en peau de caribou (*tutu*) est pourvue d'un capuchon. Ainsi habillés, les époux Peter portent chacun à la main un fouet, de sept ou huit mètres de long, lequel doit couvrir la longueur du traîneau atteignant de 3,70 à 4 mètres, et en plus celle de la corde des chiens à 2 mètres environ. Malgré cette longueur, le fouet frappe avec précision où il veut, surtout autour des yeux, le nez, en bas du ventre des chiens. Sauvages, ces derniers sont devenus maintenant très dociles, non pas vraiment à cause du fouet ; pour eux, ce moment de départ, tant attendu depuis plus de six mois, est une délivrance. Ils se montraient souvent ainsi dans un fol espoir, chaque fois que leur maître venait démêler les cordes entrecroisées de l'attelage.

Quand Peter rassemble les douze chiens pour les atteler au traîneau, un autre chien qui reste abandonné seul devant la maison se met à hurler en s'agitant dans tous les sens : pourquoi ne pas m'emmener avec eux ? C'est tellement injuste ! Contemplatif, Peter le regarde longuement, et finit par changer d'avis. Il va le joindre au troupeau. Avant de partir, cet homme me fait un geste de bras ouverts pour suggérer qu'il reviendra avec beaucoup d'animaux. Le traîneau entame sa descente ; Peter, au devant, contrôle la vitesse des chiens excités en leur donnant des coups de fouet. Et sa femme court derrière en retenant les montures du traîneau. Dès qu'il s'engage au bord de la banquise, ce dernier s'oriente vers l'ouest pour se lancer enfin à grande vitesse. Vies rouges sur la mer blanche.

Je me sens à la fois heureux et triste de leur liberté qui s'éloigne.

Ce qui est absurde, c'est qu'il y ait dans chaque maison un ou deux chiens de traîneau qui restent, quoiqu'il n'y ait plus ni maître ni traîneau. Privés de moments solidaires où ils partagent des cris sauvages à côté du traîneau, ces chiens délaissés souffrent jour et nuit de moments de désespoir. Voisinant avec eux, j'ai de la peine à penser et à dormir.

[...]

## **Le 8 février**

Une vingtaine de jours sont passés depuis que la lumière naissante a commencé à souligner la ligne de montagne. L'aube est maintenant assez proche du jour. Mais il nous reste encore une semaine pour assister au lever du soleil. Alors après la nuit, nous sommes dans l'aube qui dure pendant trois ou quatre heures. C'est chouette que l'on n'ait pas besoin de savoir si c'est le jour ou la nuit, ni de chercher jour et nuit des arguments qui divisent l'homme.

Le jour s'intronise  
et se dévoile la nuit secrète.

La blancheur inaugurant le monde  
l'éblouit comme s'il n'existait pas.  
Et moi éperdu de splendeur inouïe,  
je suis comme je ne le suis pas  
dans ce monde incantatoire,  
inondé de lumière extatique.

Frappé de désir  
de m'introduire dedans,  
je franchis la côte.  
Sous la neige épaisse  
la mer n'est plus la mer,  
devenue une voie blanche.

L'écho est profond et intime  
sur les versants du village.  
Et la voix de la banquise  
est souple et enchanteresse.  
Même fatale : une fois attiré  
on n'y échappera pas.

[...]



Élisa HABERER est une photographe française d'origine coréenne. Elle grandit à Chalon-sur-Saône, le berceau de la photographie. Adolescente, elle découvre le cinéma et la pantomime, l'idée de travailler avec l'image ne la quitte plus. Étudiante en photographie, son travail dédié aux codes de représentation de la photographie de famille pose la question de la trace et de la narration par l'image. Ces interrogations préfigurent les thématiques constitutives de son travail. Sa photographie est fondamentalement axée sur les histoires humaines et l'exercice du portrait jusqu'à réaliser son premier film « My Lucky Bird », tourné en Chine où elle vécut sept ans. En 2015, de retour en Corée du Sud, elle réalise pendant un an son projet le plus autobiographique, « Un jour, à Gyeongju ».

Elle vit et travaille à Paris.  
[www.elisahaberer.com](http://www.elisahaberer.com)

ÉLISA HABERER

# Un jour, à Gyeongju

Notes préparatoires

2014-2015





*« Gyeongju est une petite ville de Corée du Sud.  
Il y a un an, j'apprenais qu'elle était aussi ma ville natale.  
Quel regard poser sur ce lieu soudainement lié à l'inconnu de mes origines ? »  
Élisa Haberer – Été 2015*

Gyeongju est une ville de Corée du Sud marquée par un passé de capitale royale. Élisa Haberer y est née le 5 août 1977 mais pendant trente-sept ans elle l'ignore, étant partie en France dès ses premiers mois. En 2014 elle y retourne pour la première fois, à la recherche de son lieu de naissance, de là où ça s'est passé, de la maison, du voisinage – pour s'en faire une idée, une image. Comme on met une tête sur un nom.

Entre 2014 et 2015, elle effectue trois voyages à Gyeongju, autant d'étapes d'un questionnement aussi bien intime que photographique.

Qui photographier ?

Comment le faire ?

Avec quelle distance ?

Quelle pudeur ?

Que donner à voir ? Quelle place trouver et adopter ?

Face à ce qui est si proche et si loin à la fois ?

D'un aller-retour à l'autre, les réponses évoluent et dessinent au fur et à mesure des images et des rencontres, un cheminement personnel, géographique, collectif.

Août 2014

Premier voyage

Munie de quelques informations, elle retourne sur place, guidée par une sœur coréenne de la congrégation de Saint-Paul-de-Chartres, là, précisément à l'endroit où elle est née, détruit et reconstruit en un immeuble des années quatre-vingt.

Peu de photographies sont réalisées lors de ce premier voyage. Quelques images sont prises à l'aide d'un smartphone, comme on prend des notes, comme on écrit un journal intime. Pour soi, pour plus tard.

Les premiers contacts sont liés avec la propriétaire d'une *guesthouse* traditionnelle, Madame Park Soon Hwan, qui s'intéresse à la quête d'Élisa et aux indices collectés par une sœur de la congrégation, Sœur Theresa. Soon Hwan commence à guider Élisa dans la ville et lui fait rencontrer des gens dont elle pense qu'ils pourraient l'aider dans sa recherche – ou peut-être qu'elle veut simplement les lui présenter. Aidée d'une étudiante traductrice, Élisa profite de ces premiers contacts pour repérer des lieux, dresser de la ville sa propre cartographie.

Personne n'a de lien direct avec elle, mais chacun entre en résonance avec son histoire et ses interrogations. Ce premier voyage est un parcours de reconnaissance.

\*\*\*

L'histoire commence dans l'ancienne maison d'une sage-femme devenue aujourd'hui un petit magasin de vaisselle, propriété de madame Lee et de monsieur So, situé dans l'une des rues du centre-ville : la rue Geumseong.

*file open 2014*

## \* LE RAPPORT À L'OBJET

31-10-2014



## POINTS IMPORTANTS

- 
- 
- 
- 

## IDÉE LIEN

QUEL EST L'ÉVÈNEMENT À SOULIGNER ?  
JUSQUE DANS QUEL GESTE ?

LES 7 FAMILLES DE GYEONGJU

IDÉAL

ÉCUEILS

QUELLE ESTHÉTIQUE ?

QUELS INTERSTICES ?

DE LIENS OU D'ABSENCE DE LIENS  
EN FICTIF

PAUVRETÉ DE L'IMAGE UNIQUE

«L'AIR»

- L'AIR ENTRE LES IMAGES
- L'AIR DANS L'IMAGE
- L'AIR DE FAMILLE
- L'AIR DU TEXTE
- (...)



Samir DAHMANI est un dessinateur installé à Angoulême, mais faisant régulièrement des allers et retours entre la France et la Corée. Son premier livre « 사미르 닷선 서울을 그리다 » a d'abord été publié en Corée, recevant entre autre le prix de la ville de Séoul en 2014 et le prix d'encouragement des publications numériques coréennes en novembre 2015. Après avoir recueilli de nombreuses notes graphiques et écrites sur ses carnets coréens, il travaille aujourd'hui en résidence à la maison des auteurs d'Angoulême sur une bande dessinée qui verra le jour en 2017 et qui traitera de la société coréenne.

[www.facebook.com/samirdahmani24/](http://www.facebook.com/samirdahmani24/)



SAMIR DAHMANI

# « La foule est son domaine... »

*« La foule est son domaine, comme l'air est celui de l'oiseau, comme l'eau celui du poisson. Sa passion et sa profession, c'est d'épouser la foule. Pour le parfait flâneur, pour l'observateur passionné, c'est une immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre... »*

Charles Baudelaire, extrait de *Le Peintre de la vie moderne*, 1859

Flâner pour observer, écouter, sentir, goûter, noter, dessiner, comprendre, accumuler... accumuler des notes, des images, dont certaines paraissent inutiles, mais qui, lorsqu'elles sont associées à d'autres, dégagent une harmonie... les oublier puis les retrouver quelques temps plus tard et se souvenir de la saveur qui les accompagnait, de l'environnement, mais surtout de la foule dans laquelle on était immergé.

C'est comme ça que je me souviens de Séoul lorsque je suis en France.







**Lyang KIM** est artiste, cinéaste, et anthropologue : auteure du livre photographique « Dans l'ombre de Noël » (2009), son travail a été exposé à Art Sonje, dans un cadre de « Real DMZ Project », exposition collective « in situ » en DMZ. Le cinéma est sa passion depuis toujours, et l'éditeur coréen Sigon-Art a publié son livre « Paris raconte le cinéma » (파리가 영화를 말한다) en 2010. Fille d'un Nord-Coréen d'origine, elle développe un projet géopolitique d'arts visuels, intitulé « Light Up Zone », sur les habitants de frontières conflictuelles et fermées. Elle a réalisé deux documentaires sur ce thème ; le premier, « Dream House by the Border » a été sélectionné en compétition au Festival International du Film de Busan, et d'autres festivals. Elle vient de finir le deuxième dans le territoire arménien, « Resident Forever » et prépare actuellement son prochain projet.  
zone-director@lightupzone

LYANG KIM  
Lyang Kim

# Pourquoi ce lieu me manque ?

Je suis née à Busan en 1972. En 1995, j'ai obtenu une bourse pour apprendre la langue française à l'université de Lille. Après quatre mois de stage intensif dans cette université, je suis venue à Paris. Depuis, je vis entre deux pays, France et Corée, et entre deux villes : lorsque je suis à Paris, Busan me manque ; quand je suis à Busan, c'est Paris qui me manque.

Je vis dans deux pays et il y a un troisième pays, celui qu'on appelle la Corée du Nord, qui ne me quitte pas. C'est là que se trouve le lieu natal de mon père, le bourg de Yeohajin, où je ne suis jamais allée et qui pourtant me manque. Mon père a perdu, lui, définitivement, son lieu de vie depuis 1950. Depuis quelques années, influencée, inspirée, motivée par l'histoire de ma famille, je réalise des films sur les gens qui vivent près d'une frontière.

Busan, Paris, Yeohajin, ce sont les trois lieux où s'inscrit ma vie, dans une nostalgie mouvante et changeante. Je suis une artiste visuelle, et la meilleure façon que j'ai imaginée pour parler de cette nostalgie, c'est l'image : voici un petit essai photographique, en forme de scénario d'un documentaire virtuel sur mon lieu natal, sur mon lieu d'adoption... et sur mon lieu de rêve.

**# Voix off & bruit du métro**

*Pourquoi ce lieu me manque ?*

# On voit l'intérieur du métro parisien qui passe rapidement dans un tunnel. Cut (ou fondu) : on enchaîne sur le tunnel que les Nord-Coréens ont creusé en 1975, afin d'envahir le Sud par surprise.



Le tunnel du métro parisien et le fameux tunnel creusé par le régime du Nord

**#Voix off & bruit du métro**

*En regardant le tunnel du métro parisien, je pense au tunnel creusé par le régime du Nord, que j'ai visité en 2012. Il partait du territoire nord-coréen et avait fini par arriver au Sud. Les ouvriers qui avaient creusé dans des conditions inhumaines se sont finalement rendus aux soldats sud-coréens. C'est comme ça qu'on l'a découvert. Je ne sais pas pourquoi le métro parisien m'y fait penser...*

# Fondu enchaîné : l'intérieur d'une rame de métro à Busan.



# Voix off

*Dans le métro parisien, je fais un voyage mental : je me retrouve en imagination dans le métro de Busan, ma ville natale. Je vais au plus grand et plus célèbre marché de la ville.*

# Le marché populaire très connu de Gukje sijang<sup>1</sup>, où des femmes bien maquillées font la cuisine sur place. La caméra se recentre sur les mains des ces femmes, et montre les gens qui mangent debout.



1. Ce marché est très marqué par la guerre de Corée (1950-1953) : à l'époque, ce sont les réfugiés qui ont dynamisé l'économie de la ville de Busan. Ce lieu a été plusieurs fois représenté dans le cinéma coréen, entre autres dans une fiction, *Ode to my Father* (2014) qui raconte justement l'histoire du pays depuis la guerre. Ce film a attiré plus de 14 millions de spectateurs... (NdA)



### # Voix off & bruit du marché

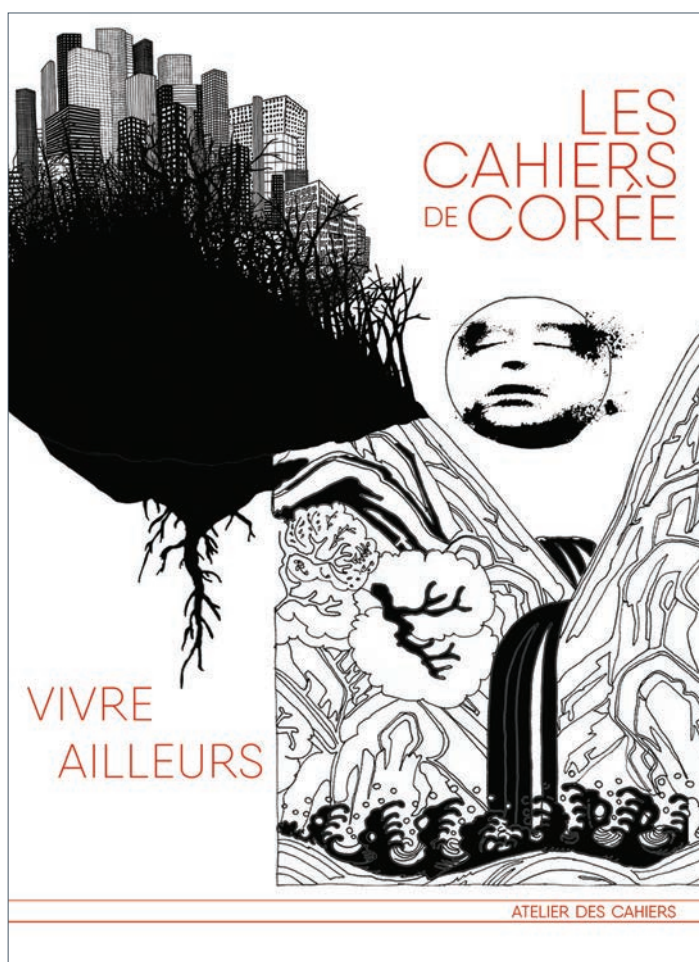
*Les coréens ont des gestes rapides, d'une élégance naturelle. Les gestes précis, adroits, de ces mains fermes sont impressionnants. Ces gestes « coréens » me manquent beaucoup. Et aussi la nourriture de rue, toujours légère, délicieuse et conviviale.*

# Vue du port de Busan, avec le marché aux poissons. C'est la spécialité de la ville.



# Premier volume anniversaire

## Vivre ailleurs, France-Corée



Pour retrouver notre catalogue et prolonger votre lecture avec nos contenus multimédias,  
visitez notre site Web : [www.atelierdescahiers.com](http://www.atelierdescahiers.com).